

L'ART D'ENCADRER

Le cadre est d'invention et d'emploi relativement modernes. Le mot lui-même, qui semble dériver de "Carré", ne fut employé qu'au dix-septième siècle dans le sens que nous lui donnons maintenant. "Bordure" était le terme le plus couramment répandu autrefois et l'usage s'en est conservé encore chez les encadreurs et chez les artistes.

Le tableau encadré que l'on peut suspendre à la muraille, là, où l'on veut, déplacer au gré de sa fantaisie, n'était point connu avant le moyen-âge. Nous avons depuis, rattrapé le temps perdu. Il existait bien à cette époque des tableaux portatifs ; les grands seigneurs du quatorzième et du quinzième siècle donnaient dans leurs châteaux places d'honneur aux peintures de cheval. "L'inventaire de Charles V" (1380) nous apprend que ce prince possédait une véritable galerie de tableaux, et nous décrit notamment "ung tableau de boys que l'on pend au chevet, du Roy, ouquel a ung demi image de Nos-tre-Dame."

Cette peinture, qui provenait de Marguerite de Sicile, était entourée d'argent doré, avec des perles et des saphirs. Mais le plus souvent, ces tableaux étaient enchâssés dans des fermetures à volets, qui constituaient une sorte d'écrin et d'enveloppe protectrice plutôt qu'une cadre proprement dit ; dispositif qui s'explique facilement par l'habitude qu'on avait alors de faire voyager avec soi ses meubles et ses objets précieux...

Après l'invention de la peinture à l'huile, quand le changement des mœurs, devenues plus sédentaires, fit laisser les tableaux accrochés d'une façon continue, quand les miroirs et les glaces furent connus, l'usage des cadres se généralisa. On sentit le besoin de compléter les peintures, de les protéger et en même temps de les faire valoir en les

isolant à l'aide d'une bordure qui fût en harmonie avec l'éclat de leur coloration et le précieux de leur exécution. C'est vers le seizième siècle, à l'année 1538, que nous trouvons dans le registre des "Dépenses secrètes de François Ier", mention du premier cadre. Les peintures décoratives à la fresque ou à l'huile appliquées directement sur les cloisons comportaient certes des encadrements, mais l'architecture en faisait tous les frais. Ces pilastres, ces entre-colonnements de pierre ou de marbre, parfois simplement peints en camaïeu, tous ces motifs divers par lesquels on isolait ces décorations faisaient partie intégrante de la construction, ne constituaient dans aucun cas le cadre tel que nous l'entendons. C'est pourtant à l'architecture qu'est empruntée le plus souvent l'ornementation lourde et surchargée des premiers cadres, qui semblent conçus comme un encadrement de porte ou de fenêtre. Il en est qui sont surmontés de frontons compliqués, de sculptures en bas-relief, où figurent des masques, des chimères, des oiseaux, des guirlandes de fruits. D'autres sont plus simples, faits de moulures d'un goût plus sobre, de silhouettes moins heurtées.

Au dix-septième siècle, les modifications du style de l'ameublement ont leur répercussion sur l'ornementation des cadres. Louis XIV imprime là, comme ailleurs, la souveraine impulsion de son goût du fastueux et du grandiose.

On fabrique alors pour les tableaux et surtout pour les miroirs de glace de Venise les cadres les plus magnifiques, où brillent les matières précieuses, l'or, et les pierres. "L'inventaire général des meubles de la Couronne", dressé le 20 mars 1684, cite des cadres en argent massif, enrichis de palmes, de feuillages, de cartouches, voire même

de figures allégoriques. Ces splendides ouvrages eurent le sort des meubles et des vaisselles de même métal et finirent dans les creusets de la Monnaie.

Si leur description seule nous permet de nous en faire une idée, nous possédons par contre de la même époque un grand nombre de cadres d'une matière moins riche, mais d'un goût aussi raffiné et d'une exécution artistique aussi remarquable. Ce sont ces belles bordures, en bois sculpté et doré, dont la vogue n'a point cessé depuis, qui sont si recherchées aujourd'hui des amateurs et constituent pour nos fabricants modernes une source inépuisable de modèles. Le roi, la cour, toute l'aristocratie se disputaient ces productions sorties des mains de sculpteurs et d'artisans dont les noms sont venus jusqu'à nous avec l'éclat et la célébrité. Incomparables par le soin et le fini du travail, ils ne le sont pas moins par le style, par la variété des ornements qui les décorent.

Nicolas Massé, émule et rival de Boulle, fournit un grand nombre de cadres pour l'appartement de la reine mère au Louvre. En 1670, Caffieri et Lespagnaudel sculptent les grands cadres à Trianon. A côté de ces illustres artistes, qui ne travaillaient que pour une clientèle choisie, il y avait dans Paris de nombreux marchands de cadres tout faits, dont les prix convenaient mieux aux bourses modestes.

Pendant le dix-huitième siècle le style se modifie, mais la conscience artistique reste la même. De majestueux, le cadre devient léger et pimpant. Il se courbe en lignes sinueuses, en volutes élégantes ; il se garnit de guirlandes légères, d'envolées de rubans, de trophées, d'attributs champêtres ou musicaux délicatement ouverts.

Nous trouvons encore des artistes de premier ordre comme Oeben, Guibert, parent du peintre Joseph Vernet, le fameux Slootz, auteur du cadre magnifique qui entourait le portrait de Mlle Clairon, par Carle Vanloo, et dont Louis XV voulut